

Sur la route douce et complice, dans la tiède lumière déclinante de fin de journée je pédalais enfin. Je volais de village en village. Les fermes, les arbres, les clôtures, les champs disparaissaient derrière moi, toujours plus vite. Chaque virage, chaque côte, chaque kilomètre était un bonheur supplémentaire qui m'éloignait un peu plus de ce triste après-midi morose chez la cousine germaine Germaine. De tout mon cœur je pédalais. Le dos rond je m'arc-boutais sur mon vélo. Mes cuisses n'étaient pas encore assez douloureuses. Les montées n'étaient pas assez dures. Les poteaux électriques ne défilaient pas assez vite. Le vent ne fouettait pas assez violemment mon visage. Les aboiements des chiens ne s'évanouissaient pas assez rapidement. Mes mains n'étaient pas suffisamment crispées sur le guidon rugueux. Mon maillot était trop sec. J'avais envie de rire, de crier, d'avalier l'air sucré de la campagne tranquille. Il fallait que je pédale plus fort. Les roues ne tournaient pas assez vite. La machine ne tressautait pas comme j'aurais voulu. Les myriades d'éclats minuscules réfléchissant le soleil, l'été, les vacances ne m'éblouissaient pas encore assez. Il fallait que je pédale encore.

*(à suivre)*